

# A Cannes, les causes à défendre au cœur du palmarès 2018

La prime au sujet a brouillé la boussole esthétique du jury

## ANALYSE

Comme l'aura dit Édouard Baer lors de la cérémonie de clôture du 71<sup>e</sup> Festival de Cannes, samedi 19 mai: «*On remballé*». Après douze jours de haute tension, d'amour, de misère et de souffrance imprimés en plus grand que la vie sur les écrans, de chefs-d'œuvre et de croûtes suspendus à un même ral de lumière, de tapis rouge et de défilés néo-babyloniens sur les marches du Palais, de selfies interdits mais contagieusement accrochés aux sourires de starlettes-minute, d'escaubeaux et de badauds jetés en vrac sur la chaussée, d'agapes inaccessibles à un commun des mortels.

On décroche les panneaux publicitaires, on désagrège les sigles des firmes ornant les balcons, on balaise la poussière de la scène du Grand Théâtre Lumière, où l'actrice Cate Blanchett et son jury ont fait, comme chaque année, quelques heureux et au moins autant de malheureux, parmi lesquels les quatre représentants de la «*French Team*» (Stéphane Brizé, Yann Gonzalez, Christophe Honoré et Eva Husson). Tout cela passera vite, avant que cela ne recommence, presque aussi vite, pour la prochaine Palme d'or.

Il faut d'autant plus prestement, à l'approche de la nuit froide de l'oubli qui va ensevelir ses dernières braises, donner une image, un cliché lui-même promis à une courte vie, de cette édition 2018. Le palmarès rendu par le jury en constitue la version officielle, qui se révèle très sensible aux films à sujets et aux causes à défendre.

### Colère froide d'Asia Argento

Enfance saccagée pour la Palme d'or (*Une affaire de famille*, du japonais Hirokazu Kore-eda) et le Prix du jury (*Capharnaüm*, de la Libanaise Nadine Labaki). Revanche afro-américaine avec le Grand Prix (*BlackKkKlansman*, de Spike Lee). Apurement des comptes soviétiques avec le Prix de la mise en scène (*Cold War*, de Pawel Pawlikowski). Soutien à un créateur assigné à résidence et parabole chrétienne sur l'injustice du monde pour le double Prix du scénario (*Trois visages*, de l'Iranien Jafar Panahi et *Heureux comme Lazzaro*, de l'Italienne Alice Rohrwacher).

Jusqu'aux Prix d'interprétation de l'actrice kazakhe Samal Yeslyamova (*Ayka*, du Russe Sergey Dvortsevov) et de l'Italien Marcello Fonte (*Dogman*, de Matteo Garrone) qui récompensent la prestation de leurs récipiendaires, mais aussi l'engagement social et politique des films qui les portent.

La Caméra d'or n'a pas échappé à cette fibre militante, en récompensant un premier long-métrage au thème LGBT – il a d'ailleurs aussi reçu la Queer Palm –, *Girl*, du Belge Lukas Dhont, porté par l'équivoque incandescence de son jeune acteur, Victor Polster (Prix d'interprétation dans la section Un certain regard). Il ne restait qu'à accorder à Jean-Luc Godard et à son *Livre d'image* une «*Palme d'or spéciale*», qui confirme d'avantage qu'elle ne la lève sa marginalité dans la profession.

Tout dans ce palmarès atteste donc une volonté d'ouverture aux maux du monde et une intention fortement revendicative, soulignée tant par les postures que les discours, au point que l'actrice italienne Asia Argento a littéralement tétanisé la salle par une intervention historiquement inouïe en ces lieux, dominée par la colère froide et l'appel, sinon à la vengeance, du moins à la justice.

Rappelant avoir été violée par le producteur américain Harvey Weinstein au Festival en 1997, elle a pointé un doigt sur la salle en prononçant cette diatribe: «*Toute une communauté lui a tourné le dos, même ceux qui n'ont jamais dénoncé ses faits. Et parmi vous, dans le public, il y a ceux que l'on devrait pointer du doigt à cause de leur comportement envers les femmes, un comportement indigne de cette industrie, de n'importe quelle industrie. Vous savez qui vous êtes. Plus important encore, nous nous savons qui vous êtes.*»

On comprendra que, dans ce climat, les préoccupations artistiques aient pu passer au second plan. Non que les films récompensés ne soient pas dignes, pour certains d'entre eux, de leur prix. Le problème est que tous ne le sont pas et que la prime au sujet a manifestement brouillé la boussole esthétique nécessaire à une plus fine mesure du palmarès. Mais si une chose manque ordinairement aux palmarès, c'est bien la cohérence esthétique, ra-

## L'Asie est apparue comme le plus grand laboratoire de formes cinématographiques en activité

res étant les jurys qui trouvent la capacité et l'audace de s'accorder en la matière. On en déduira que la synthèse politique est plus accessible que celle du goût.

Cannes 2018 fut en tout état de cause une bonne année pour la compétition. L'édition, en dents de scie, présentait l'avantage de s'offrir à un jugement tranché plutôt qu'à l'indifférence inavouable qui accueille une sélection de basse intensité. Il y eut, en un mot, du meilleur et du pire.

### Le motif de la disparition

Le meilleur marque le grand retour de l'Asie sur le devant de la scène. Sa présence ces dernières années dans les festivals internationaux était plus disparate. Elle s'est rassemblée cette année à Cannes, pour apparaître de nouveau comme le plus grand laboratoire de formes cinématographiques en activité. La Palme d'or accordée à Hirokazu Kore-eda pour son délicat et impertinent mélodrame sur les fondements de la famille a cette vertu de nous le rappeler.

Trois films en compétition – *Les Éternels*, du Chinois Jia Zhang-ke, *Asako I & II*, du japonais Ryusuke Hamaguchi, *Burning*, du Coréen Lee Chang-dong – ont, à notre sens, dominé les débats esthétiques, l'intimisme radical qui les caractérise expliquant sans doute l'indifférence du jury à leur beauté. On peut ajouter, hors compétition, le monumental documentaire de Wang Bing, *Les Ames mortes*, et, dans la section Un certain regard, le film-rêve de Bi Gan, *Un grand voyage vers la nuit*. Qu'est-ce qui rend ces artistes asiatiques si forts et si prenants? Sans doute leur poétique du vide et du plein, ce sens de l'ellipse et de la litote qui, accusant l'absence, rend la présence si intense.

Nul hasard si les films les plus catastrophiques de la compétition sont a contrario construits sur une logique de l'accumulation et de la saturation: toujours plus de pathos, d'embarlificotements romanesques, de désinvolture avec le réel. *Les Filles du soleil*, deuxième long-métrage d'Eva Husson, a concentré tous les mécontentements. Il y en eut pourtant d'autres.

Sélectionnée pour la première fois en compétition, la jeune réalisatrice gardera sans doute un mauvais souvenir de son passage. C'est que l'effet «*montagnes russes*» n'a pas non plus épargné les neuf nouveaux venus admis cette année en compétition, raison non suffisante pour disqualifier cette ouverture inédite. *Leto*, de Kirill Serebrennikov, *Asako I & II*, *Un couteau dans le cœur*, de Yann Gonzalez, et *Ayka*, y furent du moins à leur place.

Enfin, parmi la prolifération des sujets et des figures générés par les films, c'est avec netteté que se détache le motif de la disparition. Disparition d'une mystérieuse blonde à Los Angeles (*Under the Silver Lake*, de David Robert Mitchell), d'une fiancée avec laquelle on vient de s'établir (*Asako I & II*), d'une fille crapuleusement enlevée (*Everybody Knows*, d'Asghar Farhadi), d'un garçonnet victime de la barbarie islamiste (*Les Filles du soleil*), d'une amie d'enfance qu'on venait de séduire (*Burning*), d'un nourrisson abandonné à la maternité (*Ayka*), d'un homme pour lequel on s'est sacrifié et qui vous rejette (*Les Éternels*).

Ce leitmotiv de la présence évaporée s'accorde sans doute avec ce que l'époque comporte d'indéchiffrable. Il n'en reste pas moins qu'elle est vieille comme le cinéma et dispensatrice d'éclatants chefs-d'œuvre (*Sueurs froides*, d'Alfred Hitchcock, *L'Avventura*, de Michelangelo Antonioni) au rayon moderne. Un personnage qui disparaît dans un film est toujours la promesse palpitante d'une quête, en même temps que le signe du constant commerce avec l'absence qui donne son aura à la présence cinématographique. On retrouve ici la raison pour laquelle le cinéma asiatique a si singulièrement brillé sur ce Festival de Cannes, à défaut d'y être récompensé à sa juste mesure. ■

JACQUES MANDELBAUM